## VIII

### ROMANCIER MONDAIN

Montvèdre, le romancier féministe, demeurait dans le faubourg Saint-Germain, au milieu d'une rue presque déserte, où les passants étaient rares. C'était un coin aristocratique du vieux Paris que ne déshonoraient point des devantures de boutiques : les branches des vieux arbres dépassaient les murs d'un jardin occupant presque tout un des côtés de cette rue, formée d'une vingtaine d'hôtels anciens que précédaient des cours aux pavés moussus.

Les fenêtres immenses s'ouvraient, comme des yeux tristes, sur le silence de la rue, que troublait, de temps à autre, le roulement d'une voiture, le tintement des gourmettes secouées par des chevaux arrêtés devant une porte, impatients de l'attente.

Il semblait que, seuls, habitaient là de vieilles gens rigides, dans le cadre froid, intime pourtant, que faisaient les vieilles pierres, sculptées parfois d'armoiries ou de mascarons, à leur vie calme et retirée parmi les débris d'un luxe suranné, les meubles anciens et des portraits d'aïeux signés de



noms de maîtres et figés aux murs en des attitudes solennelles.

L'écrivain avait choisi ce quartier, et il l'aimait pour son recueillement, son éloignement apparent de la vie moderne : sans doute il lui semblait entendre chuchoter à ses oreilles les secrets des vieilles âmes éparses dans les anciennes maisons où elles avaient souffert et joui de la vie, naguère.

Au troisième et dernier étage d'un très ancien hôtel, dont les appartements étaient loués à présent à divers locataires, en petit nombre et de vie tranquille, Montvèdre s'était meublé « un home » selon son rêve. *Le Journal*, la veille de la première représentation de la comédie, *La Faute de l'homme*, avait décrit l'intérieur de l'écrivain, minutieusement, ainsi qu'il convenait de parler des choses et des objets entourant la vie d'un maître.

C'étaient, après l'entrée, où, dès le crépuscule, brûlait une veilleuse de cristal rouge, suspendue au centre du plafond par des chaînes d'acier ciselé, quatre pièces successives, luxueusement meublées d'un assemblage d'objets de styles différents, d'époques diverses. Un salon, où voisinaient des meubles des différentes phases du dix-huitième siècle; une lourde table Louis XIV aux pieds recourbés, d'ébène rehaussé de cuivres ouvragés, dont la tablette était incrustée de nacres multicolores, recouverte d'un tapis de poult-de-soie crème broché de fleurettes feuillagées, fait, sans doute, d'une

robe de marquise défunte. Quelques livres, des albums y traînaient, en un désordre voulu, ouverts parfois aux bonnes pages. Des consoles aux pieds frêles, dans les coins, supportaient des japonaiseries précieuses, des poteries rares. Un secrétaire Louis XVI, étroit et haut, aux nombreux tiroirs superposés, faisait face à un bonheur-du-jour de même style, fait d'une tablette écrancrée, que surmontait une galerie supportée par deux colonnettes, où était posé un coffret de Gien ancien, orné d'un Amour lauré tirant de l'arc, assis sur un coussin de roses. Des orchidées mauves, blanches et pourpres, achevaient de mourir dans des vases minuscules. Des fauteuils Louis XV. Aux murs, tendus d'anciennes étoffes sombres, vieilles chapes, ornements d'église encore imprégnés d'un vague parfum de chapelle, — des tableaux, esquisses des vieux maîtres italiens, éventails de Watteau et de Lancret — le grand art classique alternant avec les scènes galantes et mignardes, en un mélange voulu de sévérité et de charme, créant un décor délicat et sensuellement tendre, tel que, sans doute, le voulait paraître le champion de la faiblesse féminine

Au-dessus de la cheminée, le buste, en plâtre, de Montvèdre, par Rodin, le sculpteur magicien qui n'est pas pour le fini, mais pour l'infini. Non loin, un portrait par Bourdelle, tailleur de marbre aussi, mais qui pastellise exquisement. D'un large vase de terre



rosée, où des femmes nues, en ronde, étaient poursuivies par des papillons, surgissait un palmier qui étendait, au-dessus de la table de travail, ses feuilles dentelées et comme vernies, découpant leurs ombres qui dansaient, sur les murs, au moindre souffle. Et un divan, encombré de coussins brochés, disait les longues paresses heureuses dans un endroit aimé.

Les murs de la salle à manger s'égayaient de toiles des meilleurs peintres modernes, des croquis aquarellés de Verdet, un dessin de Louis Morin, souvenir de Bretagne, — où des fillettes, en bonnets à trois pièces d'où sortaient des cheveux courts, traversaient, au retour de l'école, la place du village de Fouesnant; — des enfants et des chats de Steinlen, — une Lulu, debout, clownesse nerveuse et nue, un bras levé, la main tenant le trapèze, étude exquise et savante, par Rassenfosse; — une silhouette preste de Parisienne, par Henry Detouche; un pimpant et délicieux tableau, *La Louée des Servantes*, par Alonso Perez; une danseuse de Georges Decroix, faisant des pointes et saluant, un paysage clair et matinal de Monet, un groupe de peupliers baignant dans un ciel bleuté, — d'autres.

Après la chambre à coucher, qu'assombrissaient des vitraux anciens, débris rassemblés de verrières d'églises gothiques, le retrait que préférait Montvèdre — son rêvoir, ainsi qu'il appelait son cabinet de travail — était plus sévèrement meublé de

chêne, des armoires Louis XIII aux colonnes torses, où sommeillaient d'innombrables livres.

L'ornementation en était sobre ; c'étaient, à peu près exclusivement, des copies de Botticelli, dont les Vierges et les anges hiératiques durent leur vogue renouvelée à Montvèdre, admirateur documenté, auteur d'une longue étude sur l'œuvre du maître italien, parue dans une revue de poids, et, pour cela même, prépondérante sur l'opinion mondaine.

La large table près de la fenêtre était surchargée des livres récents ; on y trouvait, en outre, des volumes épars de Balzac et de Stendhal, à portée de la main, *Adolphe*, de Benjamin Constant, et encore, *Manon Lescaut* : c'étaient là les références spirituelles, avouées, de Montvèdre.

Les fenêtres donnaient sur les jardins d'un couvent de religieuses, celui dont les arbres, par-dessus les murs tristes bordant la rue, jetaient leurs branches nues, l'hiver, — leur feuillage, plein de chants d'oiseaux, dans la belle saison. — La solitude de Montvèdre était seulement troublée par les visites de très rares amis et de plus fréquentes amies féminines, curieuses de ses avis, ou quémandeuses d'amour.

Né d'une modeste famille bourgeoise qui avait tenu à faire de lui un homme instruit, Paul Montvèdre s'était montré, dès l'enfance, élève brillant,



passionné pour les études de lettres, avide de savoir les causes des actes des hommes.

Enfant, il questionnait sans cesse et recueillait déjà tout ce qui pouvait lui ouvrir une échappée sur la vie. Perspicace, il avait eu, au lycée, de chaudes sympathies pour ceux de ses maîtres qui l'avaient pris en affection, leur sachant gré de leur estime dont il tirait profit, leur empruntant des livres au-dessus de la portée ordinaire des esprits de son âge, cherchant avec ses camarades les plus intimes, plus âgés que lui le plus souvent, à savoir d'eux les choses qu'il ignorait encore et qu'il voulait pénétrer. D'esprit délicat, Montvèdre se tint à part du troupeau puéril des autres et conçut, de sa supériorité, un immense orgueil. Il se prit à dédaigner profondément les gamins vaniteux de leur richesse qui, parfois, le sachant pauvre, avaient tenté de l'humilier.

Très vite, il avait cessé de croire à la bonté des gens, avait démêlé les hypocrisies coutumières. De là était né son précoce scepticisme. Sa jeunesse avait été sobre et travailleuse : maître répétiteur, à Paris, au collège Stanislas, il avait pu compléter ses études, toujours très assidu aux cours. A vingt-cinq ans, agrégé de lettres et docteur, il avait dû accepter un poste de professeur de philosophie dans un lycée de province. Ses parents étaient morts, le laissant à peu près dénué, rongé d'ambition.

Dès sa vingtième année, malgré les besognes auxquelles la vie l'avait astreint de travailler ardemment, il n'avait cessé d'échafauder et de détruire ses œuvres tour à tour, suivant les phases de puissance ou de découragement qu'il avait traversées.

Hardi,

il ne fut pas longtemps, toutefois, avant de se décider à des démarches auprès des éditeurs et dans les rédactions des grands journaux. A peine arrivait-il à placer, de loin en loin, un article ; il se vit longtemps rebuté, sans qu'on se fût donné la peine de lire les manuscrits qu'il apportait ; aussi, à vingt-cinq ans, sans trop hésiter, il avait accepté la chaire de philosophie qu'on lui offrait, — mais sans renoncer à la lutte, certes, décidé à tout faire pour arriver au but, à la notoriété, à la gloire qu'il rêvait.

Le Havre, où il vécut deux ans, fut un premier champ d'expérience de la vie réelle pour Montvèdre. Il y apportait son activité conquérante, son esprit d'intrigue, sa ténacité.

Longtemps, ses sens avaient dormi, matés par la rage studieuse ; au quartier Latin, Montvèdre s'était satisfait de courtes passades fréquentes et vite éteintes. Mais l'ardeur de son tempérament le poussait aux aventures, profitables peut-être à sa passion d'analyse ; il se délectait des libertinages raffinés, des flirts savants, des longs préliminaires de caresses, dont s'enfuyait le charme, dès qu'il avait atteint à la possession désirée. Le rêve réalisé se décolorait vite à ses yeux, et il n'aimait pas s'attarder à en contempler les débris, dédorés à l'approche.



Il sut, très vite, s'imposer dans le monde élégant et intelligent du Havre, il plut à nombre de femmes, se fit haïr de quelques-unes, ce qui est aussi moyen d'être remarqué. Il eut quelques bonnes fortunes, apprit à manier les adorables, s'insinuant auprès d'elles, sachant leur plaire par sa parole chaude et vibrante, les phrases câlines dont il enveloppait ses paradoxes, ses sophismes enjôleurs et spécieux, délicats et dissolvants par leur charme même, l'excuse qu'ils offraient aux dévergondages. — Il acquit, discrètement, une renommée de galanterie, dont on lui faisait une auréole.

Enfin, il obtint un gros succès d'estime avec un roman d'analyse passionnelle, publié dans une grande Revue. C'était l'histoire d'une femme qui avait trompé son mari, et s'était donnée, par entraînement de tête, passionnément et candidement; mais qu'avait déçue l'égoïsme d'un amant trop matériel, brutal sous les dehors d'une galanterie affectée. Survenait, plus tard, un garçon, très jeune et très sincèrement épris d'elle. Alors, se souvenant du passé, elle se refusait, cette fois, par un scrupule et un égoïsme de femme, au commencement de son automne, qui préfère être désirée ardemment

que de voir décroître un amour rassasié, désillusionné peut-être, demain.

Montvèdre revint à Paris en conquérant, passa des traités avantageux, partagea sa vie entre les soirées dans le monde et le travail acharné. Il fut le favori d'une grande dame, le compagnon d'un prince dilettante, de millionnaires amis des lettres, l'homme choyé et fêté de plusieurs salons à la mode. Un duel avec le comte de Véran, et dont la cause pénétra dans le public, consacra sa notoriété.

Ses écrits lui avaient attiré, surtout, le public féminin. Un critique, Pierre Bisson, avait appliqué, le premier, à ses romans — et à ceux des chercheurs de succès qui l'avaient suivi dans la voie des plaidoyers pour les femmes — l'épithète de « féministes » qui servit à désigner l'école nouvelle, — et Montvèdre s'en installa, tout de suite, le chef.

Or, non contentes d'admirer ses œuvres qui flattaient leurs instincts et les rehaussaient à leurs propres yeux, nombre de femmes voulaient approcher leur dieu, se jetaient dans ses bras, par orgueil d'une telle conquête ou poussées par le désir des sensations neuves, qu'elles espéraient de ses caresses, vaguement glorieuses.

Il acceptait les intrigues qui l'attiraient par leur originalité ou pour la joliesse de la femme, et rejetait les autres — beaucoup d'autres — dédaigneusement, sans prendre garde aux sollicitations dont elles l'obsédaient.



Presque toutes les femmes, tour à tour admises dans l'intimité du cher maître, — poupées qu'il démontait et rejetait gentiment, après avoir regardé et butiné ce qu'elles avaient dans le ventre, au point de vue de la « copie » littéraire et de la vente, — s'en allaient, un peu désillusionnées, et « avaient assez », dès leur caprice satisfait, de l'égoïsme de ce jouisseur pour qui sa religion feinte de la femme, — qu'il adorait et méprisait, pessimiste au fond, — était un métier lucratif, aussi une attitude avantageuse dans la vie moderne.

---